

Quelques réflexions d'historien sur le nationalisme¹ académique (avec références à l'histoire et au cas de Madagascar) Solofo Randrianja Université de Toamasina

Lors du passage de Président de la République française Jacques Chirac à Madagascar en juillet 2005, celui-ci reconnut les « dérives » de la colonisation lors de la répression de la rébellion de 1947 et admit la responsabilité de l'Etat français même si le nombre ¹des victimes continue à faire l'objet de polémiques dans le milieu des historiens de Madagascar. Le Président de la République de Madagascar répondit au *mea culpa* qu'il était plus préoccupé par le futur, déclenchant une série de vives réactions dans les milieux nationalistes.

C'est dire qu'après plus d'un demi siècle de distance, l'insurrection ou plutôt ce dont on s'en remémore et partant ce qu'elle symbolise, reste capable de mobiliser tant d'affects malgré le fait que plus de la moitié de la population n'a pas vécu la colonisation directement et n'en a qu'une vision rapportée et malgré le fait que comme le Président malgache, la très grande majorité de cette même population est née après l'insurrection qui reste un temps fort de la période coloniale. Pareillement en France, sous le prétexte de contester un décret ministériel qui invite les enseignants à aborder l'histoire coloniale en en mettant en valeur aussi ses aspects positifs. Entre les deux positions, existe en fait une tendance à se dérober à un débat de fond lié à la nature du nationalisme qui a engendré des notions tout aussi idéologiques comme l'indépendance.

Discours victimisant, restes du nationalisme (anti)colonial² comme condamnations morales de la colonisation refusent de voir au delà de la période et partant celle ci comme un point fort d'une globalisation en phase de croissance.

Nous vivons et depuis longtemps dans un monde en interdépendance³. Que certaines modalités de celui ci soient moralement condamnables⁴, elle n'en est pas moins une réalité. C'est au sein de cette réalité que les intellectuels et ceux qui sont censés enrichir et propager les savoirs, évoluent.

Or par essence, les savoirs tendent à l'universalité alors qu'une grande partie des intellectuels évoluent au sein d'univers très fortement marqué par l'Etat-Nation. Dans le cas de Madagascar et en généralisant à l'Afrique, cet Etat nation de formation récente finance et mobilise les travaux de ces derniers vers des objectifs forcément en sa faveur.

Les pages qui suivent entendent apporter une réflexion historique dans un débat dont les termes restent souvent cantonnés au domaine économique. Une contextualisation historique abordant la genèse des intellectuels permettra de comprendre l'état des lieux actuels. Nous pourrons ensuite comprendre les enjeux du dilemme.

¹ Texte provisoire, non référencé, ne pas citer sans la permission de l'auteur

1 Les intellectuels malgaches, 1900 1916

A l'époque du Gouverneur général V. Augagneur (1905-1910), les services officiels recensèrent⁵ pour la seule région de l'Imerina, la région centrale de Madagascar, sur une population estimée à 404.485 personnes, 64.209 lettrés⁶, chiffre sans aucun doute exagéré mais qui donne une certaine idée de l'importance du groupe et de sa proportion par rapport à la population. Le même recensement fait état de 56 écoles officielles, 740 confessionnelles dont 343 catholiques, 172 liées à la Mission Protestante Française (M.P.F.) et 225 affiliées aux autres missions (anglaises, américaines, norvégiennes) (M. Ratriamoarivony-Rakotoanosy, 1989-90, 356). Or comme le développement de la scolarisation stimule l'élargissement des bases sociales du recrutement des élites, les courants d'idées qui les traverseront, tendront dans le sens de la pluralité d'opinions. Le fait colonial jouera tout autant dans un sens centripète que centrifuge.

En 1900, en abordant le nouveau siècle, nombre de ces lettrés avaient conscience que Madagascar venait d'entrer dans un nouvel ordre planétaire et durable.

Visionnaire, le pasteur Ravelojaona⁷ qui officiait à Ambohitantely, l'ancien temple royal, écrit dans ses mémoires :

« il serait peu intelligent de la part de certains Malgaches de vouloir, par la force, chasser les Français de Madagascar. La France y sera pendant longtemps maîtresse. Si la France n'a pas un motif pour l'abandonner, elle y gouvernera toujours. Madagascar sera seulement libre (et il n'est pas croyable que cela arrive de sitôt d'après la situation actuelle du monde entier) lorsque se présentera une doctrine ou un événement dont l'importance ébranlera le monde entier. Les Malgaches ne pourront... chasser les Français avant quelques siècles " (Ravelojaona, 1900, 5) »

Pour l'ensemble du monde des lettrés, la colonisation est un traumatisme, dans le sens large du terme. Pour certains, il est marqué par l'infamie de la défaite et pour d'autres au contraire, c'est une catharsis remplie de promesses. La colonisation représentait aussi une opportunité de sortir de la société malgache d'ordres verticaux dans laquelle le destin et la chance (*lahatra /vintana*) tenaient beaucoup de place et ne permettaient pas à l'individu de maîtriser le cours de sa propre vie.

Tous ne pouvaient cependant pas rester indifférents aux valeurs nouvelles propagées dans la foulée de la colonisation. Par un effet de miroir, ces valeurs nouvelles les conviaient à l'introspection. Autour de deux pôles, fidélité aux valeurs ancestrales prêchée par les conservateurs et tentations modernisatrices prônée par les libéraux, les intellectuels vont tenter de se livrer à l'incontournable introspection. De cette manière, ils marqueront durablement l'univers intellectuel et celui de la production du savoir à Madagascar qui continuent à osciller entre ouverture et crispation identitaire, entre libéralisme et conservatisme.

Les libéraux

Après le mouvement des *Menalamba*⁸, les historiens du politique malgache passent souvent directement à l'épisode de la *Vy Vato Sakelika* (V.V.S.), donnant ainsi une large place au nationalisme dans l'histoire des mouvements contre la colonisation.

Est passée ainsi à la trappe de la mémoire une autre faction importante de ces derniers : les libéraux qui vont combattre la colonisation en utilisant les valeurs de la France républicaine. Les premiers libéraux malgaches sont tributaires du passage au pouvoir entre 1905 et 1910 du premier gouverneur général civil, Victor Augagneur, ancien maire de Lyon, universitaire, socialiste et franc-maçon, un produit de la gauche française façon III^{ème} République. Son gouvernement initiera les élites intellectuels aux valeurs républicaines de la France révolutionnaire.

A à cet égard l'itinéraire de Jean Ralaimongo est exemplaire.

Né à l'époque de Rainilaiarivony, Premier ministre de la dernière reine de Madagascar, Ralaimongo eut une jeunesse dramatique⁹. Il ne pourra retourner chez lui qu'à l'âge de quatorze ans, après avoir passé plusieurs années comme esclave chez des voleurs de zébus à la suite de ces razzias qui marquèrent le Royaume de Madagascar. En ce qui le concerne du moins, l'émancipation des esclaves décrétée par la "France libératrice" en 1896 a été une réalité intensément vécue, confortant la propagande gouvernementale valorisant les bienfaits de la colonisation et distillée à longueur d'articles par des journaux tel *Ny Vaovao frantsay malagasy* (Les nouvelles franco-malgaches).

Jean Ralaimongo n'était guère différent de personnalités tel Samuel Stephany, né comme lui à la fin du siècle dernier mais près de Betafo, aux confins de l'Imerina, fils d'un anticlérical et libre penseur, un des lettrés les plus connus de la région qui sut communiquer à son fils ses convictions. Comme Ralaimongo, Samuel Stephany devint instituteur à peu près à la même époque et s'engagera lors de la Première Guerre Mondiale pour défendre la « mère patrie » et sans doute aussi pour d'autres raisons moins honorables car plus prosaïques. Ne promettait-on pas en échange de l'engagement, la citoyenneté française, source d'avantages et de privilèges dans une société qui a hérité de son histoire une stratification rigide dans laquelle prévalaient les statuts sociaux prescrits ainsi que les privilèges de naissance ?.

Enseignant dans les écoles publiques, Ralaimongo subira l'influence de la politique d'Augagneur. Il correspondit avec Ferdinand Buisson¹⁰ (1841 - 1932) qui fit quelques séjours à Madagascar. Président de la Ligue des Droits de l'Homme, président de la Ligue de l'Enseignement, F. Buisson, prix Nobel de la paix en 1927, eut un immense ascendant sur Jean Ralaimongo. Le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, ouvrage de référence des instituteurs métropolitains¹¹ contemporains de Ralaimongo et considéré par les historiens comme "un lieu de mémoire" de la République¹² fut parmi les ouvrages qui contribuèrent à initier Ralaimongo aux valeurs libérales. Aussi, dès les années 20, n'est il pas étonnant de retrouver le plus célèbre d'entre tous les libéraux parmi ceux qui contestèrent la colonisation au nom des valeurs libérales. Jean Ralaimongo est, sans conteste, le père de la démocratie, dans son sens moderne, à Madagascar.

Le milieu libéral fut celui où s'étaient rejoints autour des valeurs républicaines de la France des Droits de l'Homme, démocrates français¹³ et futures élites malgaches, en particulier celles qui appartenaient aux générations formées dans les écoles publiques de la colonie par des enseignants comme Jean Paulhan notamment. Beaucoup ne se reconnaissaient pas dans le passé récent malgache. C'est ce que concèdent, quelques fois avec émotion, de nombreuses personnalités du mouvement anticolonialiste. Pour Rakoto Ratsimamanga¹⁴, un des dirigeants de parti nationaliste Mouvement Démocratique pour la Rénovation Malgache (MDRM) dans les années quarante :

« inspirés par un esprit d'apostolat laïque et du droit de l'homme, ces hommes (... sortis des Ecoles Normales de France) parmi lesquels on peut citer Lenclud, les Dandouau, MM Payet et Gatault, ont été appréciés par leurs élèves - c'est le cas du signataire de ces lignes - leur souvenir reste gravé dans leur cœur. Charles Renel,... ce pionnier, est un de ceux qui ont œuvré en vue de faire de Madagascar une future nation moderne » .¹⁵

Dans ses mémoires, Jules Ranaivo, le pionnier du journalisme malgachophone, rend hommage à la « politique d'Augagneur... , chemin vers la liberté, l'égalité et la fraternité... Elle cherchait à affranchir les Malgaches de la domination spirituelle de leurs religions » (J. Ranaivo, s.d. 43).

Persuadés que telle était la voie de l'émancipation pour les Malgaches, les libéraux prênaient l'assimilation. Une telle démarche impliquait l'affirmation de la supériorité de la civilisation française et poussait à une introspection douloureuse. Charles Renel fut l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages accessibles aux Malgaches lettrés qui espéraient trouver un début de réponses à leurs quêtes : *Les amulettes malgaches, les religions de Madagascar, La coutume des ancêtres, La fille de l'île rouge, Le décivilisé*.

Un certain nombre de journaux entretenaient la distance prise à l'égard de la culture malgache corollaire de l'introspection. Au début du siècle, les articles étaient souvent rédigés en malgache car la plupart des Lettrés étaient anglophones ou malgachophones. La plupart des journaux avaient des titres évocateurs comme *Mifo* (le Réveil), hebdomadaire qui deviendra en 1930 l'organe de la section locale de la (Section Française de l'Internationale ouvrière) (S.F.I.O.), *Ny Masoandro* (Le soleil) qui revendiquait « haut et fort sa laïcité » et qui se présentait comme « le phare pour l'intelligence de ceux qui sont à la recherche de la justice et du droit tout en voulant marcher dans la lumière. Des articles scientifiques et sur la morale éclaireront ceux qui baignent dans l'obscurantisme et porteront assistance à ceux qui se sont trompés de route en tant qu'être humain... »¹⁶.

L'un des buts de *Mifo* (7 juin 1907) était de tirer « la population du long sommeil dans lequel elle avait été plongée autrefois, car elle croyait aux sortilèges et aux divinations, car elle sacrifiait ses enfants pourtant chéris mais nés sous le signe d'Alakaosy¹⁷, n'ayant en cela aucune considération pour la vie humaine... C'était l'époque de la barbarie, de la pauvreté... nous ne savions pas lire et méprisions les livres ».

Et *Mifo* de s'interroger sur l'après réveil.

« Nous ne sommes pas une nation inférieure. Cependant nous sommes loin d'avoir atteint le niveau des *Vazaha*, nous sommes comme des élèves et les Français sont nos professeurs... Le progrès sera lent. Nos enfants auront une meilleure éducation, meilleure que la nôtre, car ils n'auront pas été influencés par les croyances ancestrales, il leur sera plus facile d'assimiler la civilisation française. Avec une meilleure éducation, ils auront une bonne mentalité et un comportement excellent, ce qui les rendra l'égal des Français... ». (28 juin 1907)

Une telle démarche a conforté la formation, auprès des élites, du « sentiment national ». La dévalorisation du passé malgache induisait aussi un conflit de mémoires lorsqu'il s'agissait d'évoquer l'histoire. Ainsi selon *Ny Vaovao Frantsay-Malagasy* (mars 1898), à l'occasion d'une représentation théâtrale:

"(Radama II) est mort à cause de l'amour qu'il portait pour la France et sa patrie, car il voulait entraîner Madagascar vers la civilisation française... C'est pour cela que ses ennemis l'avaient assassiné. Tous les Malgaches qui désirent marcher avec la France se doivent d'aimer Radama II même au prix de leur vie (car) le dernier mot sorti de la bouche de Radama II au moment où il expira fut "France"....

Mifofo, (12 juillet 1907) fut probablement le premier journal à promouvoir le vocable *Fahaleovantena*, traduit par la suite par " indépendance "

" Evitez de regarder le passé, le passé ne reviendra plus, regardez plutôt devant comme un soldat sans peur car confiant en la France qui protège, Etat puissant et miséricordieux. Et si nous Malgaches, nous nous en montrons dignes, nous obtiendrons l'indépendance, une indépendance progressive ".

Il ne s'agissait pas alors de la souveraineté nationale, telle que les nationalistes des années 40 et 50 la concevaient, acception que la censure là n'aurait très certainement pas laissé passer en 1907. Le terme *mahaleotena* désignait plutôt l'état d'affranchissement d'un enfant devenu adulte, vis-à-vis de ses parents ou encore celui d'un esclave vis à vis de ses maîtres. La filiation et les liens de subordination persistent dans l'émancipation. Le tout évolue au sein d'un même ensemble. Progrès et (*Fahaleovantena*) indépendance/ émancipation vont de pair .

Ce courant d'opinion a participé à la formation du mouvement anticolonialiste qui ne fut donc pas seulement nationaliste. Dans ses mémoires , Jules Ranaivo insiste sur les orientations absolument divergentes entre les libéraux et les *Sakelika*, membres du premier regroupement nationaliste moderne.

Mais paradoxalement, l'éclatement de « l'affaire de la V.V.S. » en 1916 et la répression qui s'ensuivit eurent des conséquences néfastes sur le développement de ce courant de pensée. En effet les autorités contrôlèrent sévèrement l'étroit espace de liberté existant en restreignant de façon drastique la liberté de la presse et de réunion. Dans les écoles, le programme fut remanié. Jules Ranaivo fait remarquer que " dans l'histoire de France, fut exclu le chapitre traitant la domination des gens au pouvoir sur le reste de la population ".

Le rêve des libéraux de progresser vers la Civilisation qui les fera les Egaux des Français se trouvera vers 1916 momentanément interrompu.

Vy Vato Sakelika (fer, pierre, réseau)

Le 12 décembre 1915, à la suite de rumeurs persistantes sur l'imminence d'une révolte prévue pour le 31 décembre 1915, l'Administration opéra plusieurs centaines d'arrestation, principalement à Tananarive et à Fianarantsoa et dans le milieu des lettrés. L'instruction judiciaire de ce qu'on appela alors « l'affaire de la *Vy Vato Sakelika* » fut close dès le 18 janvier 1916 pour déboucher sur une série de procès. L'ampleur des arrestations alors que la Première Guerre mondiale battait son plein, la stature sociale de nombreux inculpés, la célérité dont firent preuve les autorités judiciaires, la bienveillance des Missions envers certains inculpés et évidemment les passions déclenchées à l'époque, exacerbées par des menaces de révolution sociale en Europe contribuèrent à jeter un voile d'ombres sur l'association et ses buts réels.

Les membres de l'association, devenus pour un certain nombre, des dirigeants politiques, se valorisèrent par la suite en mettant en avant l'importance de l'association dans la lutte pour l'indépendance. Mais qui étaient les membres de la VVS, les *Sakaiza*?

La V.V.S. a abrité l'une des premières tentatives d'élaboration du nationalisme intellectuel. Ramasy, un de ses membres expliqua que le but lointain de la V.V.S. était de préparer des compatriotes à pouvoir "un jour non fixé, être capables de prendre en main notre destin..."¹⁸. Propos confirmés par d'autres membres de la V.V.S. comme le poète Ny Avana, Andrianjafitrimo ou encore le très controversé Ravelonahina¹⁹ qui, interrogé en 1947 à la suite de son implication dans la rébellion, avoua que "le but lointain de la V.V.S. était l'indépendance de Madagascar"²⁰.

Néanmoins les *sakelika* ne furent qu'un maillon dans la transmission de "l'idée nationale". La plupart de ceux qui avaient été condamnés étaient des jeunes. Quelques uns étaient encore des écoliers. Ils ne firent que colporter et dans une moindre mesure développer des notions élaborées une génération au moins avant eux et par un petit groupe d'intellectuels en contact avec les étrangers ou ayant séjourné en Europe. Ainsi les écrits qui décrivent le Japon comme la représentation idéalisée de Madagascar, Etat indépendant et civilisé, furent initialement l'œuvre du Dr Rajaonah qui a suivi ses études à Londres. En 1889, l'auteur décrit dans le journal Ny *Mpanolotsaina* (le conseiller) et dans un article intitulé *Japana sy Japanesy*, la modernisation du Japon tout en critiquant de façon allusive la politique des dirigeants malgaches d'alors. Entre 1910 et 1915, une série d'articles sur le même sujet réactualisa le thème, la plus célèbre d'entre elles intitulée *Japon sy ny Japoney*, fut écrite par Ravelojaona, le pasteur d'Ambohitantely, le temple le plus prestigieux de la capitale. La charge ainsi que la stature sociale de l'auteur expliquent pour partie le succès de ses articles. Le groupe social dont étaient issus les *Sakaiza* équivalait à *la petit bourgeoisie*²¹ à laquelle faisaient partie les *amakholwa* (convertis) zoulou qui leur étaient pratiquement contemporains. Il semble aussi que l'autre caractéristique que partagent *sakaiza* et *amakholwa* ait été une relative proximité avec des catégories sociales plus populaires²².

Aussi il est difficile de voir en la V.V.S. une volonté de revanche des anciennes classes dirigeantes et à fortiori une tentative de restaurer la monarchie défunte. Certes parmi les accusés, figurent des *andriana*²³, tel Ravoahangy, du groupe statutaire des *Andriamasinavalona*, personnage en apparence typiquement tananarivien quoique né en province : ou encore Charles Rabemanantsoa, du groupe des *Andrianamboninolona* mitraillé en 1947 à Moramanga. Mais Raseta, *Hova*²⁴ *Tsimahafotsy* dont le père fut un aide de camp de Rainilaiarivony, était né à Marovoay

Même si Merina et dans une moindre mesure, Betsileo constituaient la majorité des *sakaiza*, les jeunes inculpés ont toujours eu soin de dire, lors des interrogatoires, (ce qui laisse supposer que c'est l'opinion qui se colportait dans le réseau) que l'organisation avait une vocation nationale et était dirigée par un *pool* multiethnique. Par ailleurs n'avaient-ils pas juré "d'aimer tous les Malgaches sans distinction" ? La grande communauté des Malgaches devient imaginable et aimable du fait de son opposabilité à la colonisation, attitude impensable au XIXème siècle qui voyait la périphérie comme le domaine de l'incurie et de l'obscurantisme.

Les *sakaiza* représentent une fraction de la société souscrivant à l'idéologie de progrès. Beaucoup deviendront hommes de lettres tels les poètes et écrivains comme Ny Avana, Ratsimiseta ou encore des musiciens tels

Andrianjafitrimo, compositeur confirmé ou le violoniste Adolphe Andriamanampeheno. Un certain nombre se destinaient à la médecine ou à la fonction publique, professions modernes et plein d'avenir par excellence vers 1913. Beaucoup de *Sakaiza* avaient un futur plein de promesse. La plupart étaient jeunes, Ravoahangy avait 19 ans en 1912, Raseta faisait figure de patriarche avec ses 26 ans, plusieurs étudiants de l'école de médecine impliqués dans le réseau avaient, comme René Rahoerison, 17 ans. Bon nombre faisait donc partie de la première génération née sous la période coloniale et n'avait du passé monarchique qu'une vision rapportée à la fois par les anciens comme les pasteurs Ravelojaona ou Rabary, Du passé monarchique récent, ceux ci n'avaient pas tiré que des avantages dus à leur condition sociale. Souvent ils avaient une vision nuancée sinon critique de ce passé.

Mais il leur fut impossible de le rejeter en bloc. Ce passé était réactivé à travers les " traditions " vécues quotidiennement dans les familles et théorisé sous la plume de personnages comme Ravelojaona. Cette fidélité au passé revisité leur permettait de réfuter indirectement les discours d'infériorisation de la culture malgache. Sous la plume d'écrivains, tel le frère Raphaël Rafiringa, à travers des pièces de théâtre et des évocations historiques, fut revalorisée sous la forme de biographie de rois ou de personnages célèbres, l'intelligence politique de certains souverains malgaches. Des pans entiers de l'histoire pré coloniale devenaient susceptibles de mériter admiration et respect.

Ce réseau était impliqué dans une véritable entreprise de (re)construction d'un capital mémoriel à partir d'éléments de l'histoire pré coloniale. La sélection de ce qui devait être retenu ou oublié se faisait dans le souci de présenter cette dernière comme le précurseur de la modernité de l'Etat nation, condition du progrès. Divers canaux comme les temples ou les établissements confessionnels entretenaient ce capital mémoriel. Ce fut dans ce milieu de lettrés influencés sinon formés par ces réseaux que se recrutèrent les *Sakaiza* :

" A Imerimandroso... les élèves ignorent presque l'existence de notre pays et on a l'impression de se trouver là dans un milieu étranger et hostile " se plaignait le chef de la province de Tananarive dans un rapport datant du 5 septembre 1907²⁵.

Les pasteurs, enseignant dans ces écoles, étaient souvent discrètement surveillés par l'Administration²⁶. L'ethiopianisme à Madagascar ne fut pas un phénomène de grande ampleur comme le fut le kimbanguisme en Afrique belge, par exemple. Mais des dissidents de la communauté d'Antsapanimahazo, qui s'étaient disputé avec le missionnaire britannique Mathews en 1893, formèrent le temple d'Antronobiriky. Plusieurs personnalités, futurs nationalistes, fréquentèrent ce temple et furent marqués par son esprit frondeur. Mais tout autant que ces dérapages, le fonctionnement normal des temples avec ses nombreuses élections, ses discussions et surtout la promotion d'un *habitus* petit bourgeois²⁷, contribuèrent non seulement à prolonger un processus entamé largement avant la colonisation mais à l'amplifier à la lumière des épreuves comme les violentes attaques de la part de l'Administration à l'époque d'Augagneur.

Le renouveau de la vie culturelle à la veille de la Première Guerre, favorisé par le départ d'Augagneur intensifia ce mouvement. Pour les jeunes lettrés, outre les assemblées ecclésiastiques périodiques, les rencontres dans des cercles informels ou des associations chrétiennes légalement constituées multiplient les occasions de se rencontrer et de discuter. La VVS vit le jour dans un tel contexte. Elle différait de peu

du cercle animé à la même époque, par le pasteur français Escande qui conviait chez lui deux fois par semaine des jeunes gens de toutes les confessions religieuses dans le « but d'éducation morale, sociale et culturelle. Ces jeunes y tenaient des conférences à tour de rôle sur des sujets d'actualité, il y avait là une bibliothèque, on organisait divers amusements et la soirée se terminait par un thé offert par le Pasteur »²⁸.

Au début du XX^{ème} siècle, et ce jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, la plupart de ces associations étaient encadrées ou à tout le moins fortement inspirées soit par l'Administration soit par les missions. Néanmoins, les débats y étaient nombreux et animés, souligne Andrianjafitrimo, rédacteur du journal littéraire *Mifoha*, financé par les autorités coloniales, lorsqu'il évoque les réunions qu'il tenait chez lui, autour de la littérature²⁹. A partir de 1905, les controverses opposant sur la place publique tananarivienne, les partisans de l'athéisme à ceux des missions protestantes et catholiques, furent sans doute commentées fiévreusement à l'intérieur de ces cercles tout comme étaient suivies avec attention les conférences. Celle du 5 janvier 1908 donna au docteur Ramisaray du Comité d'Action Républicaine³⁰ l'occasion de vilipender ceux qui vénèrent « Pape, évêque, prêtre, pasteur, Evangéliste, (et pourquoi pas) leurs épouses, car ils désirent » ... continuer à rester sous l'emprise de l'obscurantisme (*andevo saina*).

Beaucoup parmi les disciples d'Andrianjafitrimo comme parmi ceux qui fréquentaient les rencontres chez le pasteur Escande lurent certainement ce qu'écrivit un des plus prestigieux pasteurs de l'Eglise protestante d'alors, le pasteur Rabary, dans la non moins prestigieuse revue *Ny Mpanolotsaina*, (n° 32, oct. 1911), lorsqu'il se demanda si « les Malgaches avaient encore besoin de la religion chrétienne » pour tenter de démontrer que « la religion était nécessaire pour éclairer, inspirer la civilisation », car elle n'entraîne pas du tout en contradiction avec de nombreuses valeurs défendues par le Dr Ramisaray: la science, le progrès, l'humanité.

La série d'articles qui marqua durablement ces jeunes fut indubitablement celle portant sur « le Japon et les Japonais », parue entre 1913 et 1915 dans *Ny Mpanolotsaina* et écrite par un pasteur très influent, Ravelojaona³¹. Cette série d'articles est restée, pour l'histoire, comme le levain qui a permis au nationalisme de commencer à prendre son essor, en inspirant les fondateurs de la V.V.S. Parmi les cercles informels, la V.V.S. fut victime de son succès. Ravoahangy, l'un de ses fondateurs prétend que « devant la progression constante de la V.V.S. en 1915, (il avait) conseillé à (ses) amis ;;;... de la transformer en association légale afin de pouvoir assurer le contrôle et la direction des sections et des adhérents ».

Si l'association avait été capable d'attirer l'attention des autorités coloniales, parce qu'elle se développait dans le milieu des jeunes intellectuels pouvait-elle sérieusement les inquiéter du fait de son audience limitée et le flou de ses buts ? . Le caractère secret de l'organisation avait indubitablement favorisé chez des jeunes, influencés par le nationalisme romantique de leur époque, l'inclination au complot . Mais qu'y avait-il de commun entre des jeunes étudiants en médecine issus de bonnes familles chrétiennes pouvant discuter de littérature étrangère et éventuellement de l'avenir de Madagascar autour d'une tasse de thé et les partisans de Mahatoritsy qui a écumé la région de Tuléar, pratiquement à la même époque, dont les membres avaient pour unique vêtement un pagne en écorce (*Sadiavahe*) et dont les chroniques orales se souviennent comme des razzieurs d'esclaves³².

Les *sakelika* étaient des citadins occidentalisés engagés dans la (re)construction de la malgachitude. Ils étaient attachés à de nombreux traits de celle

ci³³, aussi par romantisme du fait de la confrontation avec l'étranger et le monde en général. En même temps ils aspiraient à accéder à un monde présenté et perçu comme supérieur.

Entre 1900 et 1916, les intellectuels et avec eux les poètes et les écrivains voguaient, durant leur quête identitaire entre le pôle conservateur et les valeurs libérales, se résignant à l'hybridation dans une stratégie de la survie.

Hybridation ?

L'itinéraire d'Andrianjafitrimo est à ce titre exemplaire. Equivalent de « l'honnête homme » de son époque, cet *Andriana zazamarolahy*³⁴ fait partie de la descendance de Raseheno, grand juge sous l'époque royale. Pouvant trôner sur un capital social ancré dans l'histoire pré coloniale, il fut aussi un personnage respecté dans le milieu protestant de son époque. Nombre des œuvres de ce compositeur figurent dans le livre des cantiques (*fihirana*) grâce au docteur Standing, compositeur anglais, qui l'initia à l'art poétique et aux techniques de l'écriture. Ce fut en raison de cette respectabilité que probablement les services de propagande d'Augagneur le choisirent, mais à son insu, pour être dès septembre 1906, le rédacteur en chef du journal *Ny basivava* (Le bavard), qui s'occupait principalement de diffuser les conceptions du Gouverneur général maçon. Ce journal fut le premier administré par un Malgache. En effet, le gérant français, J. Millard, car il en fallait un d'après la loi, n'intervenait guère dans la vie du journal. Féru de littérature malgache et connaissant Andrianjafitrimo pour certaines de ses compositions, J. Millard était une sorte de mécène, maçon sans doute proche d'Augagneur

Ny basivava, grâce à son rédacteur, devint populaire auprès des jeunes lettrés tananariviens. Alors que les journaux ouvertement gouvernementaux n'intéressaient guère les jeunes, et encore moins les austères publications des missions comme *Ny Mpanolotsaina*, où n'écrivaient que les dirigeants des Eglises, *Ny basivava*, s'ouvrit aux poètes en herbe tout en « évitant des articles moralisateurs dans le style des sermons des prédicateurs,... (s'efforçant) bien au contraire de faire rire, de distraire tout en éduquant »³⁵

Le disciple du Dr Standing initia à son tour à la poésie et à l'écriture, à travers le journal, toute une génération de futurs écrivains et poètes comme Jasmina Ratsimiseta, Ny Avana, Ramaholimihaso, Ramandiamanana, etc... L'ambition de ces jeunes poètes était de faire en sorte que la littérature poétique malgache arrive à rivaliser avec la littérature étrangère et surtout française.

Les débats qui se déroulèrent entre 1905 et 1910 opposant les libres penseurs et les croyants ont sans doute intéressé ce milieu mais dissimulent mal les véritables enjeux. Les disciples d'Andrianjafitrimo s'étaient engagés dans une entreprise de longue haleine et beaucoup plus ambitieuse même si elle s'était d'abord cantonnée dans le domaine limité de la littérature.

C'est sans doute dans les poèmes des disciples d'Andrianjafitrimo que l'on pourrait tenter de reconstruire ce qui se pensait dans le milieu intellectuel d'avant la Première Guerre mondiale. Leurs poèmes chantaient l'amour pour un être jamais nommé mais toujours adulé, la patrie, plaçant d'emblée tous les protagonistes sur le plan de la passion. Le romantisme de la déclaration n'attendait que l'occasion pour prouver cet amour, procédé assuré de succès en Imerina, terrain de martyrs.

Le thème de l'amour interdit pour la patrie favorisa la transition vers l'amour petit bourgeois comme celui de Rabeniomy et de Ravolahanta qui se suicidèrent en se

jetant dans le cratère du volcan de Tritriva parce que leurs parents s'étaient opposés à leur union.

Le désespoir et la solitude de l'être forcé à affronter et à supporter " les tempêtes, les nuages noirs, les orages et la foudre " ³⁶ rappellent la condition des *Mpivahiny* (les errants), ces chrétiens qui vécurent dans la clandestinité au temps de la persécution, vers le milieu du XIX^{ème} siècle ³⁷

L'espoir de voir se réaliser un rêve si lointain amenait ces poètes à prôner stoïcisme et résignation. Ny Avana dira plus tard: " le but de la société (*Ny Sakelika*) était la solidarité et la mutualité et pour plus tard - mais c'était pour moi comme un rêve qui ne se réaliserait pas : l'indépendance de Madagascar " ³⁸.

Les œuvres de ces écrivains et poètes reflètent la solitude de l'intellectuel fragilisé par la distance qu'il doit prendre vis à vis des solidarités anciennes : la famille, le *foko*, du fait même de son statut de zéléateur des valeurs de progrès. Une telle tension ne le pousse pas moins à rêver d'un retour aux sources. " Je vais rentrer car j'ai la nostalgie de la forêt dont je viens ", *Nde hody fa manina ny ala niaviana* , écrit Jupiter dans son poème " pirogue de fortune " (*Lakan-drafitra*) ³⁹ mis en musique et qui fut très apprécié jusque dans les années 70 ⁴⁰. Un véritable mouvement artistique, « à la recherche de ce qui est perdu » (*Mitady ny very*), naîtra de ces interrogations.

Le succès d'un journal comme *Ny Basivava* ne s'explique pas uniquement par le militantisme romantique. La majorité de ses jeunes lecteurs se souciaient très certainement peu d'essayer de lire entre les lignes des messages nationalistes lancés par des rédacteurs rémunérés par l'administration coloniale. *Ny Basivava* entendait se démarquer de " tous ces journaux donneurs de conseils dans la manière de gouverner ou dans la façon de répandre la religion chrétienne ", bien au contraire le journal " adore rire et faire rire " (7 septembre 1906). *Ny Basivava* dut aussi son audience auprès de la jeunesse tananarivienne à la publication de nouvelles. Il fut pratiquement le seul au début du siècle à publier, sur plusieurs numéros, soit des créations locales ⁴¹ soit des traductions. Ces histoires furent particulièrement suivies probablement à cause de la variété des genres car nous avons là aussi bien des fictions d'aventure, des histoires d'amour que des contes. Aucune nouvelle n'aborde de près ou de loin la politique mais toutes mettent en perspective Madagascar (c'est-à-dire les personnages, l'action, etc...) avec le monde extérieur, contribuant de la sorte à pousser le lecteur à prendre conscience de son altérité.

Ainsi l'écriture invitait plus à sonder l'intériorité des écrivains et de leur lectorat et à partager des sensibilités qu'à solliciter une adhésion raisonnée au nationalisme. Son corollaire fut la fixation de la langue ou plutôt l'invention d'une nouvelle langue. D'idiome administratif et religieux au départ, le malgache classique écrit allait acquérir ses lettres de noblesse à travers la littérature et la poésie. Il tentera de se donner une envergure nationale en empruntant les habits d'une victime.

Et comme toutes les langues propagées par l'intermédiaire de l'Etat national, cette langue ne fut initialement pratiquée que par un cercle restreint ⁴². Malgré le fait que l'opération ait été entreprise à partir de l'Imerina, il n'est pas certain que la plupart des Merina comprenait cette langue et la pratiquait, car c'était une langue artificiellement créée ⁴³. Comme le *Bahasa Indonesia*, baptisé le 28 octobre 1928, le malgache que Verin ⁴⁴ qualifie de classique est de facture récente, opération dans laquelle les élites jouèrent une part primordiale. Elle était destinée comme le *Bahasa Indonesia* à être la langue de la nation à venir, une *lingua franca* imbue de progrès et de modernité destinée à devenir supraéthnique ⁴⁵.

Sa mise en perspective avec l'anglais et plus généralement les concepts européens ont développé son caractère agglutinant permettant l'invention de nombreux mots et expressions collant avec la modernité. Une telle démarche présuppose le colinguisme⁴⁶. Sa compréhension et sa maîtrise nécessitaient l'acquisition de références culturelles autres en plus de celles de la civilisation ancestrale.

Comme les journaux des missions, ceux financés par Augagneur et destinés à contrebalancer leur influence s'exprimaient tous dans cette langue. La plupart des rédacteurs malgaches avaient été des élèves des missionnaires. Les intellectuels y compris les libéraux comme Jules Ranaivo, l'animateur du premier journal rédigé majoritairement en malgache, *Ny Rariny* avaient été scolarisés dans cette langue et l'aimaient comme pouvait la chérir le poète J.J. Rabearivelo.

Cette langue essayait de transmettre dans les œuvres écrites des charges émotionnelles qui vont la transformer en un marqueur culturel destiné à dépasser le cercle restreint de ses utilisateurs initiaux. La plupart des journaux de cette période, même parmi les plus austères, réservèrent⁴⁷ une partie plus ou moins importante de leurs livraisons à la littérature poétique et romanesque en langue malgache dont les jeunes étaient particulièrement friands. De facture récente, le malgache classique fut présenté et perçu comme un héritage des ancêtres⁴⁸. La littérature la transformera en un lieu de mémoire fréquemment visité.

Certes les intellectuels des années 1900-1916 se virent comme les porte-parole de l'ensemble des Malgaches et comme une sorte d'avant garde préfigurant la future nation moderne, mais comme les poètes et plus largement les écrivains invitaient plus à partager des sensibilités qu'à plaider en faveur d'une cause, leurs œuvres vont charger d'affects les conceptions politiques.

Depuis cette période, la nation et quelque part eux mêmes apparaissent sous les traits d'une victime passive qui a perdu la faculté de maîtriser son destin. Cette victimisation romantique tout autant que l'utilisation de l'écriture exclurent du processus de réexamen des bases de la nation future et pendant très longtemps, la majorité des Malgaches.

Rurale, cloisonnée dans des sociétés discontinues, illettrée et communautariste, tout l'opposait aux élites lettrées qui s'imposaient dans l'individualisme et les solidarités horizontales. Elle fait partie de ce qui est dévalorisé et minoré,

L'environnement de la production et de la propagation du savoir, dès le départ, s'enferma dans une impasse alimentée par un romantisme nationaliste. Comment en effet s'émanciper d'une condition dévalorisée mais que l'on tente de cultiver en même temps. Entreprise prométhéenne, il faut plus qu'une vie pour y arriver.

Ce dilemme nourrit la production intellectuelle pendant toute la période coloniale. La souveraineté nationale acquise en 1960, n'a pas vraiment changé cet environnement. La prise de pouvoir par les militaires en 1975, qualifiée de « deuxième indépendance » et la mise en œuvre d'une politique plus nationaliste que socialiste ont causé les dégâts que l'on connaît en particulier dans le domaine de l'enseignement. Si elle a eu le mérite de soulever un débat sur les modes de transmission des savoirs, la malgachisation de la langue d'enseignement a cependant contribué à l'isolement de plusieurs générations de Malgaches des grands courants des savoirs.

Le retour en force d'une volonté d'ouverture encadrée par les bailleurs de fonds internationaux ravive le dilemme et impose des nouveaux paramètres en matière de création et de diffusion des savoirs.

2 Etat des lieux de propagation et de production des savoirs.

La dichotomie opérée entre modernité et tradition, entre oppression et libération entre 1900 et 1916 conduisit à forger la notion idéologique de l'indépendance, (avec ses différents corollaires comme développement) marquant de manière durable l'environnement de la production et de la propagation des savoirs. Nous en connaissons les prolongements historiques.

D'après cette idéologie, des entités comme le peuple ou la nation marque cet environnement. La réalité la plus tangible de ces entités est un territoire limité par des frontières matérialisées. Cet environnement se distingue de celui des voisins grâce à un processus d'auto reproduction⁴⁹, qualifié de culture⁵⁰.

L'Etat⁵¹ s'imposera de plus en plus comme le garant de cette auto reproduction en prenant en main l'ordonnement de l'ordre social et ce au nom de la souveraineté nationale. Le destin de la production et de la propagation des savoirs sera ainsi lié à celui de l'Etat et à l'idéologie de l'indépendance. Non seulement, elles devront se conformer aux besoins de celui-ci mais la dépendance financière aura des conséquences sur leurs propres performances.

Aussi, la production des savoirs à Madagascar n'échappe pas aux constats qui ont cours ailleurs :

« ...déséquilibres entre l'Afrique et les pays industrialisés, ...le tourisme scientifique n'a pas le même sens pour un chercheur africain qui va de l'Afrique vers les pays du Nord que pour celui d'Europe qui va aux USA, (les pays africains sont écartés) de la ... gestion et du contrôle (des savoirs), ...les pays du Sud sont actuellement de simples consommateurs des savoirs produits ailleurs et non des co-producteurs de ce savoir ». Cette « forme d'apartheid.. encourage la fuite des intelligences, le nationalisme scientifique ou plutôt le ghetto scientifique »⁵²

1 L'enseignement supérieur malgache

L'enseignement supérieur malgache, intégré dans le couple Etat nation en subira les contrecoups. Certes des embryons d'enseignement supérieur voir des organismes de recherche existèrent avec 1960 voire durant la période royale mais l'enseignement supérieur verra le jour au moment de l'acquisition de la souveraineté sous la forme d'une unique université nationale

L'enseignement supérieur malgache a atteint sa vitesse de croisière dans les années 80, après 20 ans d'existence financée en très grande partie par la coopération française.

A partir des années 70, en particulier sous l'impulsion politique volontariste de la part du gouvernement socialiste et nationaliste, le système connut un développement quantitatif exponentiel du nombre des étudiants sans que les infrastructures n'évoluent dans la même proportion en dépit d'efforts financiers importants dans le domaine. En effet au nom de cette même politique, il fut créé 6

centres universitaires transformés en Universités. 10 ans plus tard, les symptômes d'une crise profonde apparaissent : grèves des étudiants, dégradation des bâtiments⁵³, etc...

Carte des Formations par université publique, par filière et option, type d'établissement

Faculté/ Ecole/institut	Antananarivo	Antsiranana	Fianarantsoa	Mahajanga	Toamasina	Toliara
FACULTES						
FAC DEGS	Droit		Droit			
	Economie		Chaire UNESCO		Economie	
	Gestion				Gestion	
	Sociologie					
	IEJ					
	DTA					
FAC Sciences	Mathématiques	Physique Chimie	Mathématiques	Sciences naturelles		Physique Chimie
	Physique Chimie		Physique Chimie	UFP		Sciences naturelles
	Sciences naturelles		MISS			
	TSST					
	TSPICS					
	MISA					
FAC Lettres et Sciences Humaines	Langues étrangères					
	Malagasy					
	Histoire					
	Géographie					
	Philosophie					
	DIFP					Français
	Français	Français			Français	Histoire
	Anglais	Anglo-américain			Histoire	Géographie
	Civilisation				Géographie	Philosophie
	Allemand				Philosophie	Malagasy
FAC Médecine	Médecine Générale			Médecine Générale		

Source : RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE VOLUME II, p 5

Au début de 1990, avec le tournant libéral des politiques et sous la pression des bailleurs de fonds internationaux classiques, le gouvernement engagea des réformes allant dans le sens d'une tentative d'ajustement des moyens financiers avec la politique en matière d'éducation supérieure : assainissement des campus, présélection à l'entrée dans des filières, enseignement à distance, etc... Parallèlement, il mit en place des formations courtes à finalité professionnelle plus en liaison avec les besoins du marché du travail, lui même fort étroit. L'ensemble de ces dispositions aboutit à une diminution momentanée de l'aspect massification au profit d'un meilleur encadrement.

Répartition des étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur

INSTITUTIONS	2001	%	2002	%	2003	%
PUBLIQUES						
- UNIVERSITES	21 586	67,68%	22 587	70,79%	26 315	74,17%
- INSTN	13	0,04%	20	0,06%	28	0,08%
- IST	442	1,39%	485	1,52%	537	1,51%
- CNTEMAD	6 891	21,61%	6 245	19,57%	5 939	16,74%
S/tot publiques	28 932	90,7%	29 337	92,0%	32 819	92,50%
PRIVEES	2 961	9,3%	2 568	8,0%	2 661	7,50%
Ensemble du système	31 893	100,0%	31 905	100,0%	35 480	100,0%

Source : RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE VOLUME II, p 12

LES ETUDIANTS INSCRITS PAR UNIVERSITE

Universités	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003
Antananarivo	24 038	19 865	15 019	13 919	12 431	14 256	14 388	15 237	14 353	15 005	17 557
Antsiranana	783	887	809	817	865	859	811	781	875	810	882
Fianarantsoa	2 066	1 518	1 687	1 677	1 628	1 809	2 049	1 869	1 889	2 107	2 507
Mahajanga	1 560	1 526	1 537	1 576	1 463	1 390	1 319	1 398	1 485	1 443	1 580
Toamasina	2 603	1 719	1 685	1 471	1 411	1 579	1 706	1 865	2 115	2 167	2 553
Toliara	2 152	1 422	1 260	1 348	1 147	1 140	1 090	1 016	934	1 075	1 264
Ensemble	33 202	26 937	21 997	20 808	18 945	21 033	21 363	22 166	21 651	22 607	26 343

Source : RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE VOLUME II, p 15

Le contrôle des flux à l'entrée cependant va a contre-courant de la constante augmentation du nombre de jeunes arrivant sur le marché de l'enseignement supérieur.

Le résultat c'est qu'en 2003, Madagascar a l'un des taux de scolarisation en enseignement supérieur parmi les plus bas des pays d'Afrique⁵⁴. Les 35.480 étudiants malgaches⁵⁵ équivalent à 2,2% de la population âgée de 18 à 24 ans⁵⁶ alors qu'il est admis que pour que les universités participent au développement d'un pays, ce taux devrait avoisiner le minimum de 20 %.

L'un des rares points positifs dans ces figures est le nombre des étudiantes qui est à égalité avec celui des étudiants.

Cependant le contrôle des flux plus rigoureux n'a pas empêché les universités à travers les étudiants d'être des facteurs de troubles sociaux.

La propension de l'Etat malgache, nonobstant les régimes, à doter les étudiants de bourse, semble répondre à la question de T. May⁵⁷ lorsqu'il s'interrogeait sur « L'avenir des universités : espaces de réflexion et/ ou lieux d'attente ? ». L'Etat joue au pompier pour neutraliser ces troubles sociaux. En effet, le pourcentage des étudiants malgaches boursiers est passé de 50,7% en 1994 à 84,0% en 2003.. En fait, selon un rapport du Ministère de l'éducation nationale et de la recherche scientifique datant de 2004 : « Une sorte de démocratisation des aides sociales s'était développée ... au détriment d'une aide en fonction du mérite »⁵⁸.

L'absence d'évaluation empêche de formuler des conclusions solides. Néanmoins, on peut affirmer que les taux de réussite ne s'en sont pas trouvés améliorés et ce d'autant plus que parallèlement, on a assisté à la disparition

progressive de l'assistance technique étrangère, majoritairement française et que le corps enseignant malgache n'a pas subi de rénovation. Celui ci est resté pratiquement en l'état de ce qu'il était en 1960 avec une sensible augmentation vers la fin des années 70. Actuellement, la tendance est même à la baisse du nombre des enseignants Les différents plans d'ajustement structurel ont imposé un gel de leurs effectifs et induit un vieillissement général. En 2004, la moyenne d'âge se situe autour de 54 ans. De plus les enseignants permanents nationaux hommes constituent 70,0% de l'ensemble du corps enseignant.

Effectifs des enseignants du secteur public

Année	Public	Dont F	%
1999	937	274	29,2%
2000	949	277	29,2%
2001	950	280	29,5%
2002	930	274	29,5%
2003	926	278	30,0%

Source : RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE VOLUME II, p 13

Du côté de la qualification, la pyramide représentant le grade des 930 enseignants permanents des universités publiques en 2001, a une base élargie composée d'assistants (master ou équivalent) et de Maîtres de Conférence (doctorat), les Professeurs (thèse d'Etat ou équivalent) occupent le sommet. Ce schéma vaut pour toutes les disciplines sauf pour les Sciences médicales (peu de A ou MC à la base, plus de P ou PT au sommet).

Coupé d'un environnement concurrentiel, ceux qui sont en fonction ne voient pas l'intérêt de s'améliorer et ce d'autant plus que les émoluments sont peu motivants.

« L'allocation budgétaire d'investissement dans les Institutions d'enseignement supérieur est constamment moins de la moitié de ce qui est allouée aux Centres de Recherche. Ce qui expliquerait, entre autres, l'absence de recherche universitaire, cheville ouvrière de l'amélioration de l'enseignement supérieur »⁵⁹.

Les enseignants s'engagent souvent dans des activités connexes comme la politique⁶⁰, les consultations ou encore les luttes syndicales corporatistes. Chronophages, ces activités nécessaires pour la survie néanmoins, nuisent à la recherche et partant à l'enseignement.

L'influence pesante de l'Etat conduisant à la politisation des universités malgaches se remarque aussi à travers le ratio personnel administratif et technique/enseignant dans la mesure où, par clientéliste, lors de la création des différentes universités au début de la période socialiste, ces dernières embauchèrent à tour de bras et souvent comme dans des figures identiques, la compétence ne primait pas. Ce ratio était de 3,8 en 2003⁶¹ malgré une diminution timide car il s'élevait par contre à 4,7 en 1994.

En somme, en dépit de ce qu'elles coûtent à la société, les universités ne sont pas performantes dans la transmission de savoirs encore moins dans leur création. La prédominance des dépenses non pédagogiques dans les budgets des Universités

Publiques, la difficulté d'équilibrage des dépenses pédagogiques et de recherche par rapport aux dépenses liées aux œuvres sociales et au fonctionnement administratif au niveau de chaque Université ou des Centres de recherche, rendent également insignifiant les effets des masses budgétaires injectées dans le système en terme de rapport efficacité, pertinence et coût . Tel est le constat du Ministère en 2004. Il ne recense pas moins de 25 défaillances majeures⁶² de l'enseignement supérieur et de la recherche public .

Parmi ces défaillances il en est une qui est décrite de manière euphémique comme le « Cloisonnement et enclavement de groupe humain, de culture et de pratique de vie ». Même les responsables étatiques ont donc conscience du fait que paradoxalement les Universités malgaches participent à la reproduction du nationalisme et de ses dérivés⁶³ . Et que ceci est préjudiciable à la production des savoirs.

2 Manifestations du nationalisme académique⁶⁴

Lorsque le gouvernement importa en 2005 plusieurs dizaines de vaches laitières dans le but d'améliorer les performances du cheptel local, il déclencha plusieurs réactions dans les milieux de l'opposition politique. Ces derniers y virent un moyen de plus pour le président, capitaine d'industrie dans le domaine des produits laitiers notamment, d'enrichir son capital en profitant de sa charge. Les réactions des vétérinaires se fiant aux protocoles en la matière étaient aussi négatives.

Les chercheurs, quant à eux, sont restés plutôt indifférents. Pourtant l'importation de bœufs dans un milieu insulaire peut être un chantier de recherche prometteur, ou au moins un terrain de réflexion. L'un de ces possibles chantiers est les risques d'épizootie. Entre 1880 et 1920⁶⁵, la propagation de la peste bovine causée par l'importation en Erythrée de bétails venant d'Europe eut des effets importants et durables sur des populations d'éleveurs se situant dans l'aire masai plus au sud dans le Kenya actuel.

Plus près de nous, lors de précédents récents, « la peste africaine » a failli décimer le cheptel porcin local alors qu' il n'y avait pas eu d'importations importantes d'animaux vivants. Jusqu'à maintenant personne ne s'est soucié d'en étudier les conséquences sur plusieurs dizaines de milliers de famille dont les troupeaux ont été exterminés *manu militari* et pratiquement en catimini .

Dans le cas de l'importation des vaches laitières, rares sont ceux qui s'aventurèrent à étudier le bien fondé (ou non) de l'action gouvernementale. Dans le domaine des sciences sociales, « une réflexion anthropologique sur les importations des espèces bovines et ovines »⁶⁶ voit dans cette dernière une menace pour « notre identité culturelle ». En effet pour l'auteur de ces réflexions, « le concept de la biodiversité n'est pas chose nouvelle chez les Malgaches. Ils ont vécu en symbiose avec la nature. Ce sont le christianisme, la scolarisation et la colonisation qui ont désacralisé la nature et qui ont pour conséquence la dégradation de l'environnement ». Le gouvernement perpétue leurs méfaits donc en important des bœufs car les « vétérinaires savent bien que l'espèce bovine malgache s'appelle un zébu et non un bœuf. C'est la scolarisation coloniale qui nous a appris qu'un zébu n'est qu'un bœuf à bosse et qu'un crocodile n'est qu'un caïman. C'est comme la différence entre un chameau et un dromadaire ...alors que ce sont des espèces différentes.... Les cornes des zébus malgaches sont merveilleuses. C'est le symbole de la fierté et de la virilité.....Avec l'importation massive des espèces bovines , bon nombre de nos éléments culturels vont partir en fumée car ces (bœufs) vaches

importés finiront par se croiser aux espèces autochtones et donneront des bâtards aux cornes à peine visible...C'est une (perte) de notre identité culturelle. »

Des exemples prônant un nationalisme analogue sont nombreux et dans plusieurs disciplines. De croire qu'intrinsèquement ce qui est autochtone est meilleur et doit être préservé et se refuser à « l'abâtardissement » constituent des réflexes assez courants qui sont autant de piliers du nationalisme académique et de ses dérivés.

Dans l'exemple ci dessus, pour illustration, plusieurs amalgames grossiers tendent à induire les lecteurs du journal d'opposition. La soit disant « symbiose entre les Malgaches et la nature », se vérifie depuis des siècles par la disparition progressive de la couverture végétale à travers l'utilisation de techniques culturelles archaïques et peu rentables comme la culture sur brûlis. Je passe sur des détails comme la définition du bœuf (taureau castré) assimilé à une vache qui en est la femelle. De même zébu est un mot que l'on trouve dans les dictionnaires français et n'est pas du tout un mot malgache, etc....

Une des causes du nationalisme académique est la faible professionnalisation de la formation et de la recherche organisées par les organismes scientifiques dépendant de l'Etat. L'idéologie prime sur les protocoles scientifiques. Parce que l'Etat manque de moyens, le système de formation universitaire et de recherche semble perpétuer les médiocrités à tous les niveaux et à tous les échelons. Aussi il est illusoire qu'un tel système permettra dans un avenir même lointain de supprimer sinon de réduire de manière significative les poches de pauvreté

Cependant le manque de moyen n'explique pas la faible productivité des chercheurs tout autant que le recours à des arguments idéologiques.

La deuxième cause du nationalisme académique est l'insuffisance en nombre et en qualité et le vieillissement du personnel enseignant chercheur dans les Universités publiques et les Centres de Recherche alors que la politique de relève des Enseignants Chercheurs et Chercheurs Enseignants reste floue. S'ensuit alors une diminution de l'émulation.

Comme dans la plupart des pays africains, trois générations d'enseignants chercheurs se côtoient⁶⁷ au sein de ce corps vieillissant. La première, qui fut entièrement formée en Europe, majoritairement en France, est en train de s'effacer même si la procédure de maintien a été étendue jusqu'à 70 ans récemment. La seconde a été partiellement formée à Madagascar et a finalisé son instruction en Europe et enfin une troisième fut entièrement éduquée à Madagascar. Fort réduite en effectif, cette dernière manque de confrontation avec le monde universitaire internationale.

La première qui a succédé aux enseignants français a été influencée par le nationalisme. Certains enseignants de cette génération ont même milité dans les partis nationalistes. Néanmoins, ils imposèrent des standards élevés dans la formation de la seconde génération et ce dans l'optique nationaliste de constituer des universités équivalant aux meilleurs établissements d'enseignement supérieur en Europe. Ce faisant, quelque part ils n'encouragèrent pas la seconde génération à adapter ces standards aux réalités de Madagascar. Certains départements encouragèrent même une attitude malthusienne extrême qui sera en partie une des raisons des revendications des années 70-80 en faveur de la démocratisation de l'enseignement supérieur. Politique conduite par l'Etat qui a contribué à la massification au détriment de la qualité. Plusieurs élément de cette génération

préféreront d'ailleurs se réfugier à l'extérieur plutôt que de végéter dans le nouveau système.

Les remarques de M. Mamdani sur cette deuxième génération valent pour Madagascar :

« In our single minded pursuit to create centres of learning and research of international standing, we have nurtured researchers and educators who had little capacity to work in surrounding communities but who could move to any institution in any industrialized country and serve any privileged community around the globe with comparative ease. In our failure to contextualize standards and excellence to needs of our own people, to ground the very process and agenda of learning and research in our conditions, we ended up creating an intelligentsia with little stamina for the very process of development whose vanguard we claimed to be. Like birds who cross the oceans when the weather turns adverse, we had little depth and grounding, but maximum reach and mobility. So that, when the going got rough, we got going across borders”⁶⁸

Ces chercheurs installés ou en étroit contact avec le monde universitaire occidental , au delà de la question de la « fuite des cerveaux » utilisent souvent comme fond de commerce le nationalisme que l'on qualifierait maintenant d'afro centrisme⁶⁹. De fait , une partie de cette génération contribue à perpétuer, dans un contexte de globalisation rapide, un réflexe de repli identitaire⁷⁰. Ces contacts avec le monde universitaire occidental ne se font pas au bénéfice des étudiants restés sur place.

Les remarques de l'historien P. Curtin à propos des historiens africains de cette deuxième génération et de leurs liens avec la troisième conviennent parfaitement au cas malgache . Il déplore le déclin de la production des historiens et celui des universités africaines en général du fait de la faible disponibilité de cette deuxième génération (il parle des historiens) alors qu'ils sont au mieux de leur potentiel de recherche. Il sera alors difficile pour la suite de maintenir un niveau identique.⁷¹

La revue d'histoire de l'Université d'Antananarivo *Omalysy Anio*, par exemple ne paraît plus depuis un certain nombre d'années alors qu'elle fut l'une des plus actives. Et depuis elle n'a pas été remplacée

Moins performante, avec peu de contacts internationaux, la troisième génération de chercheurs, surtout lorsque que les grandes idéologies se sont effondrées, se tournent vers le nationalisme et ses dérivés en partie pour masquer une certaine médiocrité, remettant au goût du jour des débats anciens sur les identités.

Les grandes oppositions du début du XXème siècle entre les libéraux et les conservateurs restent de mise tout autant que la problématique de l'hybridation alors que la planète entre dans l'ère de l'université globale.

Les Universités malgaches et l'internationalisation de la production des savoirs ⁷²

En matière de production et de propagation de savoirs, le nationalisme constitue un obstacle non seulement pour le propre accomplissement du chercheur mais aussi pour celui du savoir lui-même. Celui-ci est en effet intrinsèquement transfrontalier et tend à l'universalité. Même si, comme l'intellectuel des années 1900-1916, nous ne voyageons pas, l'espace des savoirs ne coïncide pas avec les frontières d'un pays. Pluriel et hétérogène, il est fait de réseaux sociaux qui n'ont pas du tout la même délimitation que le territoire d'un Etat Nation souverain.

Comme le décrit G. Lebreton⁷³, le territoire d'un Etat Nation souverain est représenté dans un imaginaire théorique comme

« , une correspondance spatiale entre tous les éléments qui composent la vie d'une société, à savoir l'économie, la culture, le social et le politique, et. Comme une communauté (territorialisée) qui insère les individus, groupes et classes sociales dans un cadre sociétal clairement délimité qui postule que le territoire contient la vie de la société.

Dans le monde de l'éducation supérieure, cet imaginaire social se présente traditionnellement sous le mode de systèmes universitaires nationaux au sein desquels se trouvent des universités; qui en sont les lieux territorialisés et dont on postule que le campus contient la vie académique puisque le professeur est toujours le principal agent de formation et la salle de cours, le principal lieu de diffusion du savoir. »

Cette conception de l'université sera de plus en plus caduque car l'espace du chercheur s'ouvrira au-delà des espaces habituels. Ceux qui ont enseigné dans une université américaine connaissent le programme Chalk qui permet à l'étudiant de télécharger dans son ordinateur le syllabus ainsi que les textes dont la lecture est exigée. La bibliothèque devient virtuelle. Les projets de *Google* de mettre en ligne seize millions de titres emboîtés par La Bibliothèque Nationale de France vont amplifier ces changements dans les années à venir.

Ce mode d'enseignement modifiera et modifie déjà de manière fondamentale les liens entre producteur et bénéficiaire du savoir. Le savoir s'universalisera en sortant de son contexte traditionnel. Ce faisant il fera partie d'un nouvel espace global. C'est au sein de ce dernier qu'il faudra désormais penser la production du savoir à Madagascar comme ailleurs.

Or la tendance actuelle va dans le sens d'un déséquilibre. Pour 1 diplômé au doctorat pour 5 000 habitants dans les pays de l'OCDE en 1997, on en retrouve 1 pour 70 000 au Brésil, 1 pour 140 000 au Chili et 1 pour 700 000 en Colombie (Banque mondiale, 2002, p. 49). Ce déséquilibre s'accroît à voir les chiffres de l'enseignement supérieur à Madagascar. En effet la restructuration des universités, dans la perspective (non atteinte) d'une amélioration des performances, y est allée dans le sens d'une stagnation voire d'une régression de l'effectif des étudiants sur une période de 15 ans entre le début des années 90, période de lancement de la politique d'assainissement et le début du XXIème siècle.

Aussi si le nombre d'étudiants qui fréquentent les universités dans le monde s'accroît, il en sera de même de l'écart entre le pourcentage des jeunes qui étudient à l'université dans les pays du Sud et celui de ces jeunes dans les pays développés du moins à en croire l'évolution de l'enseignement supérieur à Madagascar.

Si la promotion de l'éducation supérieure passe par un contrôle des

flux qui veut dire en gros réduction des effectifs étudiants ou à la limite leur stagnation, elle signifie aussi d'énormes investissements dans le domaine des infrastructures (bibliothèques, laboratoires, NTIC) et de l'encadrement (des enseignants plus performants et en nombre suffisant). L'Etat souverain ne peut pas seul y subvenir. Le tissu productif local doit être sollicité et par dessus tout les organismes de financements internationaux. C'est le prix à payer pour intégrer l'espace global de production et de propagation des savoirs. Cet espace sera donc de plus en plus le lieu au sein duquel les diverses tendances qui vont en définir le contenu et la direction vers laquelle il évoluera, s'affronteront, se concurrenceront et collaboreront.

Anticiper sur l'accroissement de l'interdépendance en matière de production et de dissémination des savoirs signifie s'intégrer au meilleur terme dans l'espace universitaire international.

Ne pas anticiper sur cette tendance c'est prendre le risque de se voir infériorisé ou au mieux marginalisé dans la nouvelle division du travail en matière de production du savoir. Dans un tel scénario l'écart de plus en plus important qui se creuse entre les universités des pays développés et celles des pays du sud s'amplifiera. Une attitude victimaire n'est pas à même de contrecarrer une telle tendance et va dans le sens d'une déresponsabilisation.

L'interdépendance et les caractères transfrontaliers des savoirs sont des faits, le nationalisme est un choix idéologie.

La déstructuration des universités classiques et la mise en place d'un espace universitaire international qui ne lèsent pas les intérêts des pays du sud ne passent pas par un renforcement du nationalisme académique mais par la création de regroupements régionaux dont on n'énumérera pas les avantages.

En effet le nationalisme ne permettra pas d'influer sur une nouvelle division de travail dans le domaine de la production des savoirs qui va dans le sens de la dépendance pour les pays en développement. Un enfermement ne permettra pas la mise en valeur et l'épanouissement des savoirs et des matières grises qui sont les matières premières de l'économie du savoir.

De la même manière un laisser faire total conduit à un exode des cerveaux très important. Par le jeu du marché les meilleurs éléments de ces derniers s'exporteront chez les premiers. Sur 500 000 étudiants étrangers qui fréquentent annuellement une université américaine, seulement le tiers retournera dans son pays d'origine.

Conclusion

L'internationalisation des savoirs pose aussi un autre problème de fond, celui de la finalité sociale de l'enseignement supérieur et de la recherche et partant la pertinence des programmes de recherche et d'enseignement. L'autre mythe généré par le nationalisme fut celui du développement, concept basé sur l'économie et sur l'enfermement national. Au même titre que le nationalisme, devenu une idéologie de l'Etat au lendemain de l'acquisition des souverainetés nationales, le mythe du développement qui est proposé comme l'un des buts de l'enseignement supérieur et de la recherche se nourrit comme son géniteur aux mêmes sources, les dichotomies entre local et occidental, les écarts entre finances et technologies locales et occidentales. S'enfermer dans cette problématique, c'est encore une fois refuser de voir que les politiques développementalistes menées par les Etats ont été un échec. Il faut donc réfléchir sur les finalités nouvelles à donner au système d'enseignement

supérieur et à la recherche

NOTES

1

² L'expression est du premier communiste soudanais Garan Timeoko Kouyaté qui a milité dans les milieux anticolonialistes de France entre les deux guerres

³ Le point central de cette étude n'est pas la globalisation à proprement dite. On doit cependant signaler à la suite de nombreux historiens que les commerces (dans le sens large) à longue distance ont été une constante de l'histoire de l'humanité et qu'ils ont façonné. Certains furent systémiques, à travers la diffusion de langues et de cultures, d'autres furent fugaces. Que l'on pense à l'expansion des religions monothéistes, ou encore à l'organisation Etat Nation. La globalisation contemporaine se distingue sans doute par la rapidité des échanges dont on n'a pas fini de mesurer les effets.

⁴ Le prétexte de "civiliser" par la force d'autres parties du monde est en soi moralement condamnable mais c'est une réalité qui a aussi eu des effets positifs. Aussi le christianisme a-t-il participé à l'éradication de l'esclavage.

⁵ A.R.M. D 209,

⁶ par « lettrés » nous désignons la partie de la société capable de lire et d'écrire. Ils sont ainsi susceptibles de capitaliser du savoir autrement qu'à travers les us et les coutumes. Ces derniers étant validés par la répétition et par la conformité au passé, plus que les innovations. R. Balibar qualifie de colinguisme cette faculté de réfléchir sur le langage, que permet la maîtrise de l'écriture et de la lecture. Balibar (R.), *L'institution du français : essai sur le colinguisme, des Carolingiens à la République*, Paris, 1985, 421 p.

⁷ Surnommé plus tard le « pape du nationalisme » A. Spacensky, *Madagascar, cinquante ans de vie politique, de Ralaimongo à Tsiranana*, N.E.L., Paris 1970, 526 p, p 32

⁸ S. Ellis, *L'insurrection des Menalamba*, 1998 ASC, karthala, Ambozontany, 282 p

⁹ S. Randrianja, *Luttes anticoloniales et sociétés à Madagascar, 1896-1946*, Karthala, Paris 2001, 453 p.

¹⁰ Sur ce dreyfusard, nommé le 10 février 1879 directeur de l'enseignement primaire sous Jules Ferry pour 19 ans, avant d'occuper la chaire de science de l'Education à la Sorbonne, P. Nora (*Les lieux de mémoire, La République*, Gallimard Paris 1984, p 361) écrit :

"(Un) effacement volontaire, entretenu... est révélateur... de sa philosophie morale et de son kantisme appliqué." C'est ce qui donne son unité à cette longue existence (1841-1932) de protestant ultra libéral, incarnation du radicalisme universitaire que l'affaire Dreyfus a fait passer au radicalisme politique, conscience rousseauiste par qui l'héritage de Jules Ferry s'est annexé au radicalisme anticlérical du début du siècle".

¹¹ Un instituteur laïque métropolitain sur quatre aurait acheté la première version du *Dictionnaire* à l'époque de Jean Ralaimongo (P. Nora, 1984, 360)

¹² P. Nora, *Les lieux de mémoire, La République*, Gallimard Paris 1984, 353-378

¹³ Parmi ceux ci comptent de nombreux Réunionnais. La liberté de ton du journalisme d'opinion à Madagascar est très largement tributaire du journalisme réunionnais. Parmi ces Réunionnais, Paul Dussac, fils d'un communalard devenu colon à Saint Leu de la Réunion, deviendra un personnage phare du mouvement d'émancipation à Madagascar entre les deux guerres. Il écrivait dans *le Journal de l'île de la Réunion* du 31 mars 1901, que " le créole aime la République et il aime surtout les principes libéraux qui s'en dégagent. Il comprend la liberté réelle, celle de 1789, mais abhorre les abus que commettent certains au nom de cette même liberté "

¹⁴ Il fut aussi l'un des plus grands scientifiques malgaches ayant acquis une renommée internationale. Descendant d'une famille de guérisseurs, il mit en valeur ce capital familial en adoptant les protocoles scientifiques biologiques et médicales.

¹⁵ F. Ranaivo, *Hommes et destins*, T III ASOM, 1979, 460-461

¹⁶ 14 octobre 1910

¹⁷ mois néfaste

¹⁸ interview de Ramasy, journal *lumière* du 26 octobre 1969, par Razanajatovo, Ramanandraibe, Mosa et Hubsch. "Une page de l'histoire de Madagascar, aux origines du nationalisme malgache, la V.V.S"

¹⁹ E. Ravelonahina émergeait sur "les fonds secrets du gouvernement général" depuis pratiquement les années 20, voir par exemple , C.A.O.M Aix-en-Provence, Aff. Pol. D 2905 C. 1

²⁰ A.R.M. D 890

²¹ Cope N. (1990) The Zulu petit bourgeoisie and Zulu Nationalism in the 1920s :Origins of Inkhata, *Journal of Southern African Studies*, 1990, vol.16, n° 3 p 431-451

²² "As both P. Bonner and H. Bradford have indicated, the key to understanding this period of petty bourgeoisie is the recognition that a cohesive African middle class did not exist, and there was no clear disjuncture between the masses and the lower middle classes", (N. Cope, 1990, 438)

²³ approximativement traduit par « aristocrate »

²⁴ approximativement traduit par « roturier »

²⁵ A.R.M., cabinet civil, liasse 105

²⁶ A.R.M., cabinet civil, liasse 105

- ²⁷ F. Raison-Jourde (dir.), *Emergence des partis et légitimation du pouvoir politique à Madagascar, 1936-1972*, séminaire Sociétés et civilisations de l'Océan indien occidental, Laboratoire Tiers monde Afrique, sous- groupe Madagascar, Université de Paris VII
- ²⁸ A.R.M. D 872
- ²⁹ C. Ravoajanahary, *Tantaran'ny haisoratra malagasy 1895-1916*, Université de Madagascar, département des lettres malgaches, 1973, 90 p.
- ³⁰ *Mifoha*, n° 31 du 10 janvier 1908
- ³¹ le pasteur y invite le lecteur à comparer Madagascar avec le Japon qui a su se moderniser tout en préservant son identité
- ³² N.J. Gueunier, L.M. Rakotondrasoa, Souvenir sur des bandits du début du siècle, dans la région de Tuléar, la bande de Mahatoritsy 1890_1912, *Talily* 5-6, 1997, 143-161
- ³³ F. Rajaonah, Les élites malgaches d'Antananarivo et l'émergence d'un nationalisme moderne : l'organisation secrète *Vy Vato Sakelika*, APOI, XIV, 1995-96, 3
- ³⁴ Groupe statutaire élevé dans ce qui est considéré comme l'aristocratie *merina*
- ³⁵ *Ny Basivava*, 7 septembre 1906
- ³⁶ Lire par exemple le poème *Ho anao sy ho ahy* (pour toi et pour moi) de Ny Avana, publié dans *Ny Lakolosy Volamena*, 91, 22 décembre 1911
- ³⁷ F. Raison, Spiritualité et ecclésiologie protestantes en Imerina sous la colonisation, *Revue d'histoire de la spiritualité*, t 9-4-2, n° 1941973, 165-198).
- ³⁸ C. Ravoajanahary, 1973, op cit p 70
- ³⁹ *Ny Lakolosy Volamena* N8 36, 2 décembre 1910
- ⁴⁰ La littérature poétique et romanesque fut relayée par ce qui serait actuellement qualifié de chanson de variété à en croire la propension de bon nombre de ménages aisés à posséder un piano. Celui-ci servait, en vérité et en priorité, aux chants religieux qui ponctuaient les veillées et autres réunions de nombre de familles chrétiennes.
- ⁴¹ comme *Aza mianga-jaza* (1906) (ne soyez pas injuste envers les enfants), *Fony aho tany Paris* (1906) (quand j'étais à Paris), *Ibaovola* (1906), *Lehilahy lehibe ka midongy* (1907) (le vieux monsieur boudeur), *Tiako, fahavalo lehibe namely ny Malagasy ; Rozalia* (1907).
- ⁴² En 1789, 50 % des Français ne parlaient pas le français du tout et entre 12 et 13 % seulement le parlaient correctement, (E. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, 1992, Gallimard, p. 80)
- ⁴³ J Errington développe un raisonnement identique à propos de l'Indonésien (*bahasa indonesia*), langue artificiellement créée et acceptée comme une langue nationale coexistant avec d'autres langues ethniquement plus marquée. (Continuity and change in Indonesian language development, *Journal of Asian Studies*, vol XLV, n° 2, février, 1986, 329-353)
- ⁴⁴ *Madagascar*, Paris, 1999, karthala.
- ⁴⁵ Jusqu'à nos jours, tous les politiciens qui veulent se prévaloir d'une certaine envergure, se dépêchent de l'apprendre.
- ⁴⁶ R. Balibar, *L'institution du français, essai sur le colinguisme, des Carolingiens à la République*, 1985.
- ⁴⁷ Et continuent à le faire jusqu'à maintenant, il en est ainsi du journal *Ady farany*, organe du Parti Communiste dans les années 60 comme de *Ny Fanasina*, journal des missions protestantes.
- ⁴⁸ On pouvait lire dans un tract issu des milieux estudiantins parisiens et parvenu à Tananarive en 1945 que l'Administration... (veut) anéantir la religion protestante car cette dernière s'occupe des gens libres, difficiles à conduire qui recherchent l'indépendance. (Elle veut aussi) supprimer la langue malgache..." A.R.M D 867
- ⁴⁹ dans les années 70, l'économiste Samir Amin avait mis en avant la notion de « développement auto centré » qui devint le leitmotiv des Tiers mondistes.
- ⁵⁰ La raisonnement peut être reproduit à des niveaux inférieurs, ethnie et ses dérivés étant substituables à l'infini avec nation ou peuple
- ⁵¹ Le processus commencera avant la période coloniale
- ⁵² M. Bonaventure MVE-ONDO à Libreville le 25 février 2005 à l'occasion de la Cérémonie de clôture des III^e Journées des Responsables des Chaires UNESCO et Instituts d'Afrique de l'Ouest et du Centre travaillant dans le domaine des Droits de l'homme, de la Démocratie et de la Culture de la Paix
- ⁵³ « Les Domaines fonciers affectés à chaque université, en terme de superficie, varient entre trente cinq (35) hectares et trois cent cinquante (350) hectares. Malheureusement, l'absence d'investissement immobiliers dans le sous secteur a conduit les autorités à laisser en friche la grande majorité des domaines. Certaines surfaces foncières font même l'objet d'appropriation privée, par immatriculation pure et simple ou par occupation de fait. Des immeubles bâtis font parfois l'objet de tels modes d'occupation qui ne peuvent être préjudiciables au patrimoine de chaque institution et à son développement plus rationnel. » LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE in *RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE* MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, Antananarivo août 2004, p 29

⁵⁴ « Alors que les pays du Nord visent un taux de participation d'environ 50 % de la population du groupe d'âge 18-24 ans à l'enseignement supérieur, la plupart des pays africains ont à peine atteint des taux de participation de 10 %. Les pressions en faveur de l'accroissement de l'accès se poursuivent donc, étant donné que l'on reconnaît que l'écart de connaissances entre les pays riches et les pays pauvres ne peut être réduit, et le développement national assuré durablement, que si le taux de participation à l'enseignement supérieur est de l'ordre de 20 % ». G. Mohamedbai, Les impacts de la globalisation sur les universités des pays en développement », in Gilles Breton, M. Lambert, 2003, *Globalisation et université*, éditions Unesco, presses de l'Université de Laval, p 168

⁵⁵ 40.000 vers le milieu des années 80

⁵⁶ LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE in *RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE* MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, Volume II, Tableau N° 12, p.12

⁵⁷ L'avenir des universités : espaces de réflexion et/ ou lieux d'attente ? in *CODERSIA Bulletin 1-2*, 2004, p 63 et ss

⁵⁸ Pourcentages des boursiers par Université

Universités	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003
Antananarivo	52,3%	46,6%	66,6%	77,0%	78,0%	72,7%	71,5%	70,9%	70,2%	76,4%	88,6%
Antsiranana	72,5%	80,0%	71,3%	80,7%	83,4%	65,4%	79,4%	80,7%	72,6%	70,4%	70,0%
Fianarantsoa	52,1%	62,5%	51,8%	57,1%	63,5%	56,2%	52,2%	44,2%	51,1%	42,6%	74,8%
Mahajanga	65,2%	65,6%	67,0%	59,6%	55,6%	51,7%	63,0%	54,3%	49,4%	52,7%	62,9%
Toamasina	61,3%	58,9%	60,0%	56,4%	52,6%	58,3%	54,5%	48,4%	41,1%	76,2%	85,3%
Toliara	18,0%	52,3%	57,9%	42,7%	55,3%	39,1%	31,7%	35,4%	43,5%	38,1%	71,4%
Ensemble	51,9%	50,7%	64,7%	70,5%	72,0%	66,7%	66,0%	64,4%	63,2%	69,7%	84,0%

Source : RAPPORT D'ETUDES SUR LE PLAN DIRECTEUR DU M.E.N.R.S. POUR LE SOUS SECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE VOLUME II, p16

⁵⁹ id

⁶⁰ E R Mangalaza, L'autonomie dans l'autonomie, l'exemple des six universités malgaches, in J. Dubois de Gaudusson, J.F. Médard, L'Etat en Afrique : entre le global et le local, *Afrique contemporaine*, Juillet sept 2001, n° 199, 143-147

⁶¹ Le nombre du PAT passa de 3 704 en 1994 à 3 428 en 2003.

⁶² Introduction, in G. Lebreton, M. Lambert (eds) op. cit. p 24 et ss

- 1) Produits de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique sans emploi
- 2) Diplômés sans emploi
- 3) Diplôme universitaire sans études universitaires
- 4) Coût étudiant / trop élevé
- 5) Coût élevé de l'Administration
- 6) Absence de normes uniformes relatives à l'accès au niveau de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
- 7) Conflits d'écoles et/ ou de clochers dans les formations
- 8) Absence de normalisation quant à l'ouverture des formations
- 9) Faible diversification des formations dans le système
- 10) Cloisonnement des formations
- 11) Faible mobilité intra nationale et internationale des étudiants et du personnel enseignant
- 12) Faible qualification technique et professionnelle du personnel administratif et technique (PAT)
- 13) Faible responsabilisation dans les activités d'enseignements et de recherche
- 14) Faible application des règles statutaires des enseignants chercheurs et des chercheurs enseignants
- 15) Faible application des règles déontologiques et éthiques dans l'exercice de la fonction d'enseignant et de chercheur du supérieur
- 16) Absence, du moins faiblesse des mécanismes de suivi évaluation
- 17) Structure hors système éducatif sclérosée et insuffisante
- 18) Sous institutionnalisation, sous administration, sous urbanisation Territoire malgache
- 19) Cloisonnement et enclavement de groupe humain, de culture et de pratique de vie
- 20) Exode rural de groupe humain de faible qualification ayant des difficultés de retour

-
- 21) Gonflement de la masse de population vivant dans la précarité
 - 22) Précarisation du mode de vie de certaines catégories de personnes ayant un emploi et ce par effet d'attraction et / ou d'entraînement
 - 23) Voies réduites sinon impossibles pour les personnes en activités afin de suivre des formations continues ou des formations en alternance dans le but d'assurer leur promotion professionnelle ou dans le but de changer de métier.
 - 24) Existence de contradictions flagrantes dans le système (Ex : Ouverture du droit à l'enseignement supérieur et pratique de l'accès à l'enseignement supérieur ; Autonomie des institutions de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique et règles des finances publiques sur les Budgets autonomes
 - 25) Absence d'imbrication et de synergie entre les Plans directeurs précédents et les plans de développement de chaque institution de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique.

⁶³ Voir contribution de Noirel dans S. Randrianja, F. Raison, (eds.) *La nation malgache au défi de l'ethnicité*, Karthala, Paris 2002, 456 p

⁶⁴ j'inclus dans nationalisme académique, toutes les apologues des idéologies de la différence comme l'ethno nationalisme ou encore le tribalisme.

⁶⁵ C. Coquery Vidrovitch, *Afrique noire, permanences et ruptures*, Payot Paris, 1985 p 51 et ss.

⁶⁶ C. Sambo in *La Gazette de la grande île*, 9 septembre 2005 p 2

⁶⁷ Thanidka Mkandike, sd *Three generations of African academics*, a note, CODESRIA 10 p

⁶⁸ *CODESRIA Bulletin*. Lui même est parti enseigner aux USA.

⁶⁹ C Walker, *L'impossible retour, A propos de l'afrocentrisme*, karthala, Paris 2004, 232 P ;

François-Xavier Fauvelle-Aymar, Jean-Pierre Chrétien et Claude-Hélène Perrot (Sous la direction de) *Afrocentrisme L'histoire des Africains entre Egypte et Amérique* Karthala, Paris 2000, 402 p.

⁷⁰ Mangalaza Eugène Régis. 1994. *La poule de Dieu : essai d'anthropologie philosophique chez les Betsimisaraka (Madagascar)*. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 1994. VI, 331 p. ; 21 cm. (Mémoires des Cahiers ethnologiques ; no 4)

⁷¹ P. Curtin, "Ghettoising African History », *the Chronicle of higher education*, march 3, 1995

⁷² Paul Tiyambe Zeleza Adebayo Olukoshi, 2004 *African Universities in the Twenty-first Century* Volume I: Liberalisation and Internationalisation 332 pages Volume II: Knowledge and Society 350

pages

⁷³ op. cit passim